



Mercredi 18 octobre 2022  
Le voyage comme école de vie  
Sylvain Tesson

- **Pourquoi avoir nommé votre dernier livre Blanc ? Et que représente ce nouveau livre ?**

C'est le récit d'une traversée des Alpes de Menton à Trieste. C'est-à-dire de l'extrémité des Alpes française jusqu'à l'extrémité des Alpes italiennes. Randonne à ski qui s'est effectuée sur 4 ans à travers une succession des grands massifs des Alpes. Cette aventure a été accomplie par trois personnes : un camarade, guide de haute montagne, très vieil ami avec qui je cours les montagnes depuis 30 ans, moi-même et un troisième compagnon : Philippe Removille qui est un héroïque parent d'élève à Franklin et est présent ce soir. Il m'a réconcilié avec le miracle de la paternité, car non content de voir s'occuper de ses enfants dont il me parlait souvent, il se souvenait de tous les prénoms.

Pourquoi Blanc et non pas chemin blanc comme le suggérait Philippe Removille, car j'ai voulu que l'adjectif devienne un substantif. Et dans substantif, il y a substance, car pour moi le blanc n'était pas uniquement le manteau neigeux qui recouvrait la montagne, ça c'est le phénomène climatique, épisodique, éphémère et saisonnier des chutes de neige sur un relief, je ne voulais pas tirer cela vers une couleur qui est celle de la neige, mais je voulais essayer d'exprimer dans ce livre qu'il y avait là un voyage qui était une plongée dans une substance. J'ai eu l'impression après avoir fait de nombreux voyages autour du monde dans toutes les conditions de déplacements et de mouvements possibles, j'ai eu l'impression que jamais, au cours de ma vie de voyageur, je n'avais trouvé un moyen de faire triompher le temps de l'espace. C'est ma grande préoccupation quand je voyage, je m'intéresse à ce combat permanent temps/espace. La marche, le ski, la navigation à voile, la randonnée à cheval sont des occasions et des moyens d'essayer de réconcilier cette équation presque impossible, cette chose si difficile qui est celle du temps et de l'espace et qui nous concerne tous même quand nous ne voyageons pas, cette question de la fusion dans l'espace est quelque chose qui nous concerne tous.

Quand on voyage dans un espace blanc, qui est une substance pour moi, on se place dans un état de blancheur, c'est-à-dire d'oubli de soi-même et de disparition de toute donnée corporelle de l'être humain, c'est-à-dire que l'on n'est plus projeté dans l'avenir, mais on n'est plus non plus arrimé dans le passé. On n'a plus de projet, mais on n'a plus de remords, on n'a pas vraiment d'intentions mais on n'a pas non plus trop d'angoisse car on ne se projette pas non plus. On reste concentré, mon seul souci est d'avancer, de mettre un pied devant l'autre, un ski devant l'autre. C'est ce que j'appelle la dissolution de l'être, la dilatation totale du moi, c'est un exercice de tentative de s'oublier de se dissoudre, dans la blancheur. Voilà pourquoi j'ai appelé ce livre blanc car je trouvais qu'en faisant claquer la couleur on arrivait peu à peu à rendre compte d'une substance qui finit par vous absorber.

**Vous reprenez la phrase de Victor Hugo dans Les Orientales pour évoquer « le motif suprême de l'existence est la liberté sur la montagne ». Si on n'a pas la possibilité, ou la chance de faire autant de traversées en montagne, comment trouver que la beauté ait du sens au quotidien ?**

Alors là vous posez une question très embarrassante. Je pourrais vous dire pourquoi j'ai choisi cette phrase de Victor Hugo, je pourrais vous parler longuement des Orientales, je pourrais vous parler longuement de la liberté, je pourrais vous dire pourquoi la montagne, pour moi, est un espace de liberté finalement bien supérieur à celui que peut offrir la mer, ou même la forêt. Je pourrais vous dire combien cela m'a fait approcher du sentiment de liberté. Pas la liberté mais le sentiment de liberté, le sentiment de s'extraire physiquement de la vallée, et dans la montagne, on fait finalement ce qu'on veut, même si on est déterminé par les contingences climatiques et les déclivités et l'impératif d'arriver le soir au refuge. Mais à part ces impératifs contingents, la liberté est totale et en tout cas le sentiment d'avoir échappé à la grande coercition qui règne dans la vallée et qui s'appelle en réalité la société des hommes. Qu'est ce que c'est que la société des hommes, c'est le terrain sur lequel s'organise les tentatives, les laboratoires de l'autorité, quand on fréquente les hauteurs, on échappe à cet encerclement si je puis dire. Mais ce n'est pas ça que je vais vous dire, car ce n'est pas ça que vous me demandez... vous me demandez quelque chose à laquelle je ne peux pas répondre, qui est la question des recettes, ou vous me demandez qu'est-ce qu'il faut faire ? Ou qu'est-ce que je suggérerai pour, ou comment je verrai une possibilité de. C'est ça votre question, mais je ne suis pas un pédagogue, je ne suis pas un homme du manifeste ni du manuel. Je ne sais quoi vous dire, la seule chose que je peux vous dire sans que cela ne soit ni un conseil ni un

enseignement c'est la manière dont moi je suis arrivé à tenter de faire de ma vie un passage en revue permanent des formes de la beauté par du mouvement. Je pense qu'il ne faut pas chercher trop loin. Voilà l'élément de ma réponse, et d'ailleurs l'élément de ma réponse est corroboré, est illustré par ce livre qui après une quinzaine de récits concernant les immensités du monde entier nous ramène aux Alpes qui sont près de chez nous.

Je crois qu'il y a une métonymie (la présence du tout dans la partie) qui n'est pas que rhétorique, mais une métonymie quasi physique, c'est-à-dire qu'il y a la présence de l'immense, appelons ça le cosmos, dans les formes les plus détaillées de la nature. Une phrase des Misérables de Victor Hugo « qui peut prétendre que le parfum des aubépines soit indifférent aux constellations » qui explique ce phénomène de la métonymie, car vous regardez une libellule et dans sa grâce, dans sa légèreté il y a les quotients de l'univers. Pour répondre à votre question, il suffit de regarder les libellules pour faire cette première rencontre avec la beauté, sans toujours être obligé d'aller à Singapour. C'est le premier conseil que je me suis d'abord donné à moi-même c'est d'aller voir tout près de chez soi, une fois que vous avez contemplé la beauté des libellules, et ce qui est autour de vous, et une fois faite l'observation des libellules et une fois faite la révérence à la beauté immédiate qui se déploie devant vos yeux, vous pouvez monter sur un cheval et partir dans les steppes.

**Dans La Panthères des neiges, vous parcourez le Tibet à pied, dans Blanc, vous traversez les Alpes. Lors de ces voyages, comment faites vous pour être ouvert, être à l'affût de la beauté ? Est-ce que les faire à pied, dans une certaine simplicité est une condition essentielle pour vous ?**

Oui pour moi l'effort et le mouvement est un intensificateur de la perception des choses. On ne vit pas la captation de tous les trésors que vous donne une journée sous le soleil de la même manière selon que l'on soit enfermé dans une automobile, selon que l'on soit le nez au vent. Il y a la perception du sensuel, le voyage est une expérience sensuelle, une expérience de désir. Le Dieu du monde c'est le désir disait Gérard de Nerval. Une expérience poétique donc sensuelle. Moi je dirais que c'est plus que ça, je vois la nécessité d'un petit surcroît d'effort, de souffrance en mettant un bémol car c'est une souffrance relative, et c'est une souffrance qui est voulue, mais dans ce genre de voyages à ski, à pied ou à cheval, il y a un effort qui est parfois douloureux et celui-là octroie un surcroît de sensation à celui qui le vit. Je conclus en disant que ma définition du luxe de la vie, du luxe de la chose vécue, du luxe de la jouissance n'est pas une définition par la surenchère. N'est pas luxueux ce qui est forcément sophistiqué. Ça c'est du faux luxe, c'est l'illusion du luxe. Pour moi le luxe c'est davantage une cessation d'une privation et la cessation d'une souffrance. C'est-à-dire le passage qu'il y a entre le moment où on éprouve durement quelque chose, la faim par exemple, et le moment où cesse cette privation. Or le voyage à pieds, le voyage à ski, le voyage à cheval, le voyage en bateau permet chaque jour de capter ces petites jouissances de la cessation.

**Par votre passion de la stégophilie, le fait de monter sur les toits, que cherchez-vous ? Serait-ce plutôt en prenant de la hauteur à mieux voir ce qui vous entoure, ou, par un autre point de vue, le voir différemment ?**

Le mot stégophilie ne vient pas de moi, il vient d'un alpiniste qui s'appelait Sylvain Jouty et qui désigne l'amour pour l'escalade urbaine. Je me suis livré à cette pratique entre mes 15 ans et mes 40 ans. J'ai grimpé tout ce qui croisait mon chemin dans Paris, la Tour Eiffel, les façades des immeubles haussmanniens, les ponts, les églises... J'avais même fait un barème des échelles de difficulté. Pour moi le Roman c'était du 4, la baroque du 6, le gothique flamboyant du 5... tout cela en escalade naturelle, je ne pitonne pas dans le gothique, je grimpais comme un singe. C'était un peu poétique. *J'ai tendu mes cordes de clocher à clocher et je danse* (Arthur Rimbaud), c'est cela que je recherchais, un peu de transgression probablement aussi. Mais, plus subtilement, c'était pour moi la beauté de ce que cela procurait à mes yeux. J'avais l'impression de faire un voyage à nouveau dans le temps et dans l'espace. Tout ce que je voyais et touchais appartenait à un siècle disparu.

**Lorsque vous êtes face à un paysage, qu'est-ce qui attire le plus votre regard ? La scène d'ensemble ? Ou davantage les détails ?**

Esthétiquement je pense que paysagèrement je serais plus un homme de la vision d'ensemble. J'aime que dans les tableaux des saisons de Poussin, il embrasse les champs de blé de l'été, la grande forêt du printemps. Je crois que je ne répondrais pas à votre question en choisissant, je suis de celui qui balaye le spectre en changeant la focale. Tout le plaisir de l'esthétique c'est de changer de focale en permanence. Il faut aimer le grain de beauté, comme le paysage. Il faut tout aimer. C'est pour cela que je ne répondrais pas à cette question.

**En 2017, vous aviez reconstitué l'Odysée d'Ulysse d'Homère, un voyage dans le temps donc, pour une œuvre que vous placez en miroir avec notre époque. Pourquoi ? Pourquoi Homère est-il si moderne ? Et de quoi devons-nous nous inspirer chez lui selon vous ?**

Moi je crois que Homère est très moderne car il a porté un certain nombre d'archétypes humains, de figures humaines qui n'ont pas variées. Je ne crois pas tellement que ce soit Homère qui est moderne, je crois que l'humanité est très ancienne et qu'elle n'évolue pas beaucoup. Si bien que nous sommes là très contents car nous avons des tas d'appareils qui font croire que nous sommes modernes, mais nous confondons totalement le progrès technique avec notre propre progrès personnel d'où la grande erreur. Je ne crois pas beaucoup au progrès. Il se peut que le progrès soit le développement d'une erreur comme disait Cocteau, je ne crois pas beaucoup à la perfectibilité de l'homme, c'est même la chose qui me fait presque fuir le plus au monde. L'humanité n'évoluant pas beaucoup, je crois aux invariants humains. Quand je lis Homère, l'Illiade ou l'Odysée, la description d'Achille le furieux, d'Hector et son amour pour son enfant et pour sa femme, de Nestor le mentor, de Télémaque cet enfant qui désespérément et éperdument erre sur les mers pour chercher son père, quand je vois la galerie de ces femmes Calypso l'éternelle, Nausicaa la belle, Pénélope la solide et la forte, je vois des êtres que je connais et que je rencontre. Voilà pourquoi Homère est parfaitement moderne.

Vous me demandez ensuite ce qu'il peut nous apprendre ? La grande qualité d'Ulysse, telle que les grecs la voyait et telle que les grecs voulaient la célébrer, c'est la constance. C'était la grande vertu supérieure des grecs à l'époque d'Homère la constance stable, celle à laquelle il ne faut jamais déroger. Mais moi je n'ai jamais trouvé que c'était la vertu suprême, car parfois on peut se tromper, donc si on dit que la vertu c'est de ne pas déroger on reste trempé dans son erreur. Il y a d'autres vertus que peut nous apprendre Homère, je crois que chez Ulysse il y a la vertu de la curiosité, d'exploration. A chaque fois qu'il arrive quelque part, tout concourt à lui dire de surtout ne pas aller voir et de rester sur son bateau car le monde est dangereux et hostile. A chaque fois il envoie balayer les recommandations à ne pas s'aventurer plus loin. Et puis il y a une autre vertu, la vertu de la métis, c'est la ruse d'Ulysse qui emprunte à tous les éléments d'observation, et qui emprunte à tous les spectres des civilités de l'être psychologiques, esthétiques, spirituelles, intellectuelles, manuelles, artisanales, physiques, sensuelles, avec une extraordinaire convocation de toutes ces possibilités, il fait une lecture de la situation et il agit. Aristote y a ajouté la prudence, c'est-à-dire que je n'agis pas sous le coup de la colère comme Achille. Ulysse agit sans colère, sans impulsions, sans actions instinctives. C'est quelque chose qui devrait irriguer d'avantage notre époque car notre époque moderne sort un peu de la raison, mon cerveau c'est mon intestin. Cela revient à ce que vous disais tout à l'heure pour en revenir à la beauté, il ne fait pas tout de suite aller chercher le coucher de soleil au Vanuatu, il faut d'abord commencer par descendre voir la mare en bas de chez soi et regarder les libellules.

**Dans votre livre *Un été avec Homère* vous décrivez Ulysse comme un homme paradoxal un homme enchaîné par force mais casanier par vocation, aimant le voyage mais voulant rentrer chez lui. Quel est votre rapport au retour chez vous après un voyage ? Est-ce toujours une épreuve ?**

Oui c'est aussi pour cela qu'Ulysse m'est très familier. C'est l'homme du paradoxe, c'est l'homme écartelé, c'est l'homme ambigu, mais qui ne l'est pas ? C'est l'histoire du type qui dit : je ne suis pas schizophrène mais moi si. Ulysse est l'homme de l'écartèlement. C'est l'oscillation entre l'aventure et la vie stable. J'aime aussi Ulysse pour ça. C'est ça le génie d'Homère c'est d'avoir compris et exprimé que la condition humaine est surprenante et sûrement pas une description monolithique, de forme psychologique, très tranchée.

**En plus de 24 ans vous avez publié 9 récits de voyages, 7 nouvelles, 10 albums photographiques et 10 films retraçant vos épopées. Arrivez-vous à rentrer chez vous et arrivez vous à garder une première impression naïve sur la beauté du monde ?**

Oui j'arrive à rentrer chez moi, car je n'arrive que pour repartir. Je passe ma vie dans des sacs, ceux que je défais et ceux que je refais. J'habite Paris, mais je suis en correspondance. Quand je rentre c'est pour écrire et c'est une prolongation de mon voyage, donc en cela mon retour n'est jamais très difficile.

Pour la question de la naïveté au sens de pureté, de l'émerveillement d'enfant devant le monde. La vie accumulant les expériences, les sensations, on finit par stratigraphier. On commence on est un enfant, puis tout d'un coup les années s'accumulent et il y a des dépôts, et on s'encroute. Il faut se méfier de cela. Il faut se méfier du fatalisme et surtout du caractère blasé.

**Je remarque que vous avez des bagues avec têtes de morts. Comment la mort vous fait penser la vie ?**

Toute personne qui aime le principe des vanités – les vanités c'étaient un motif esthétique qui a eu beaucoup de succès au 17<sup>e</sup> siècle, on représentait des têtes de morts dans les tableaux, ornements de plantes, de bulles de savon, parfois un instrument de musique, c'est-à-dire de toutes choses qui par leurs beautés éphémères, par leurs fragilités ou par le divertissement qu'elles procurent nous arrachait à la question métaphysique de la finitude- et quand on porte des bagues avec des têtes de morts on appelle ça des vanités, on les porte pour se rappeler avec tendresse et défiance que l'on est mortel.

**Dans *La Panthère des neiges* vous vivez l'expérience de l'affût, activité qui vous permet de revenir à l'état d'harmonie avec la nature et où la patience prime. Dans ce désir constant d'immédiateté l'homme moderne a-t-il perdu le goût de l'absolu ?**

Je crois que la mise en demeure de toute chose d'être immédiate est une des grands problèmes de la modernité. C'est une des grandes erreurs, une des grandes tristesses de notre temps, de ne plus accepter que le temps sépare l'intention de l'action, le désir de son accomplissement, le rêve de sa réalisation. Il y avait quelque chose autrefois que l'on appelait la patience et qui procure bien davantage de jouissance que sa disparition. Aujourd'hui la préciosité c'est la rapidité. Je crois que le monde d'hier – comme disait Zweig - reposait sur le principe inverse. Il ne faut pas que les choses aillent trop vite, et oui cela participe à son désarroi et à son malheur.

**Voyez-vous le voyage comme un retrait du monde, ou au contraire comme un retour au monde, et donc à un accès à une autre dimension, peut-être le vrai monde ?**

J'accorde à la fuite beaucoup de vertu. Beaucoup de voyageurs répugnent à dire cela. Je m'intéresse beaucoup à la fuite comme motif du voyage, et je ne la condamne pas. Je trouve que parfois l'encerclement, la vie stratigraphiée, la volonté d'échapper à notre paysage vous fait devenir un personnage plein d'avenir. Stendhal portait toujours des héros très pressés d'en finir pour commencer de nouvelles choses, alors ils partaient. J'ai un fichier de citations qui me permet de dire des choses de façon plus compréhensive que si c'était moi qui les dis. Par exemple « N'importe où, n'importe où » Baudelaire. « Je vais acheter un cheval et m'en aller » Rimbaud. « Quand on aime il faut partir » Blaise Cendrars. Montaigne dans *Les Essais* «il faut toujours vivre botté et prêt à partir ». Le Christ (on l'oublie toujours celui-là, enfin pas ici) « Viens et suis-moi », c'est magnifique, quelle plus belle phrase d'amour. Madame Despentès « On se lève et on se casse ». Tout cela ce sont des formules qui claquent et qui célèbrent les embarquements. C'est cela que j'aime, ce sont les embarquements et la fuite, donc si je suis honnête, je réponds oui à votre question. Vous avez raison c'est pour fuir que je pars mais je sais aussi qu'au bout de ma fuite il y a toujours un retour qui me permettra d'avoir de nouvelles raisons de recommencer à fuir.

**Dans *Blanc*, vous joignez au récit de vos excursions en Autriche un pamphlet contre l'égalitarisme. Que dit cette aspiration à l'égalitarisme de notre société ?**

Je crois que c'est un des grands principes du temps. L'égalité et non pas la justice car il faut distinguer les deux notions, l'égalité et non pas l'équité ont été érigées comme valeurs suprêmes au mépris, et dans l'ignorance, de toutes les autres. Aujourd'hui l'ordre cybernétique dirige le monde. Huit milliards d'êtres humains sont connectés par une matrice unique qui envoie une information, une parole, un verbe, on arrive à un état d'unité de civilisation humaine. Nous allons vers là, le gouvernement mondial, les réflexes de plus en plus uniformes, même les paysages finissent par s'aplatir. Moi je le déplore puisque j'aime l'autre. En aimant l'autre je ne peux pas aimer moi-même. En ne m'aimant pas moi-même, je n'aime pas l'idée d'un universalisme qui ne serait que ma réplique. J'irais plus loin, je crois que la simple contemplation de mon visage le matin dans le miroir me confirme que tout ne se vaut pas et qu'il y a quand même beaucoup mieux. Même la veille c'était mieux puisque le temps produit son œuvre de dégradation. Il y a une espèce d'aspiration dans son intention d'égalité, elle devient égalitarisme quand son suffixe s'empare du substantif c'est tragique. Je suis pour l'élimination du suffixe car en général ils amènent à une idéologisation du substantif. donc pour répondre à votre question, je ne crois pas du tout que tout se vaut, et je crois que l'égalitarisme est la grande notion de l'ère du temps, que je déplore, puisque par définition je crois que tout l'intérêt de la vie et tout le chatolement du monde et du réel réside dans ce qui sépare d'avantage que dans ce qui égalise.

Pour aller plus loin :

Blanc Sylvain Tesson Ed Gallimard